

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Nos morts : M. Ulrich Lutz, ancien juge cantonal de St-Gall, M. Pierre Barbieri, M. Emile Ducrey, M. le chanoine Jean Besson, prieur de Martigny, M. l'Abbé Louis Deprez, Curé du Grand-Saconnex, M. l'abbé Joseph Beytrison, M. Jean-Bernard Bertrand, M. Klaus Mengis, M. Arnold Jobin, avocat et notaire, M. l'abbé Antoine Moret

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1951, tome 49, p. 3634-374

© Abbaye de Saint-Maurice 2012



NOS MORTS

M. ULRICH LUTZ

Ancien Juge cantonal de St-Gall

Diverses circonstances indépendantes de notre volonté nous ont empêché jusqu'ici de rendre hommage à la mémoire de M. Dr Ulrich Lutz, dont nous avons tardivement appris le décès. Le regretté défunt était né à Thal (St-Gall), d'une très ancienne famille du canton.

Il ne passa qu'une seule année en notre collège où il suivit la classe de Philosophie (1892-93) : il y eut entre autres comme condisciples nos feus confrères MM. les Chanoines Camille et Eugène de Werra et Joseph Chambettaz. M. Lutz fit ensuite une brillante carrière d'avocat qui le conduisit à la magistrature judiciaire, puisqu'il fut, pendant plusieurs années, Juge cantonal à St-Gall.

Tout en présentant à la famille du cher disparu notre religieuse sympathie, nous remercions M. Jos. Ant. Müller-Häni, ancien archiviste d'Etat à St-Gall, de nous avoir annoncé la mort de ce distingué Ancien de St-Maurice.

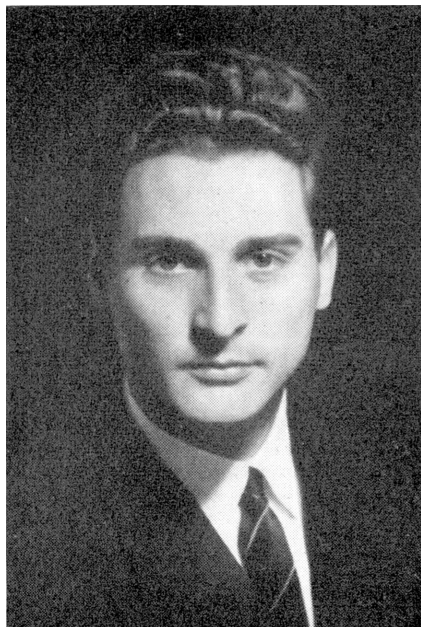
A. R.

M. PIERRE BARBIERI

Chimiste diplômé

C'est toujours avec un profond serrement de cœur que nous apprenons le décès de nos jeunes Anciens. Alors plus que jamais la mort se montre à nous toute chargée d'un lourd mystère... Rançon de quel péché, quand il faut clore les paupières des créatures innocentes, ou, en notre temps de persécution, de celles qui ont versé leur sang pour témoigner du Christ ? Lequel ? Celui-là sans doute que d'autres ont commis et dont nous sommes responsables par solidarité humaine. Quoi qu'il en soit, la douleur des séparations devient si cruelle qu'elle place parfois ceux qui souffrent dans une vaste zone d'ombre et de ténèbres, dans un tel désarroi spirituel que les plus fermes convictions religieuses en paraissent un moment ébranlées et n'être plus ce havre de paix où l'on comptait se réfugier... Pourtant, il n'est que notre foi qui puisse nous consoler en ces tristes

heures ; nous persuader que les chers défunts ne sont que des absents, des rappelés à la Maison du Père ; que, conviés au même paradis, nous retrouverons un jour ceux que nous avons aimés...



Pierre Barbieri mourait le 18 avril dernier dans une clinique de Lausanne où il avait été transporté. Il n'avait que vingt six ans. Pourtant, sa carrière connaissait déjà une large part de ces réalisations qui, chez tant d'autres, sont le fruit d'une longue vie de travaux et de recherches. En effet, après avoir obtenu un diplôme de chimiste à l'Université de Lausanne, Pierre s'en fut à Paris où il suivit les cours du Collège de France. C'est là que se développa merveilleusement sa vocation : Pierre était en quelque sorte appelé à devenir un grand parmi les hommes de science, un savant dont les expériences et les découvertes seraient un bienfait pour l'humanité. Pareille destinée suppose des dons exceptionnels, des aptitudes d'esprit qui sont le lot de quelques rares élites. Pendant près de trois ans, il travailla comme assistant au Laboratoire du Collège de France où ses patientes investigations furent couronnées de succès. Nous ne

saurions apporter de témoignage plus autorisé que celui de M. Charles Dufraisse, membre de l'Institut et qui, comme professeur, avait conduit M. Barbieri au cours de ses expériences de chimie. Annonçant à ses collègues de la Société Chimique de France le décès de son élève, il s'exprime en ces termes :

« J'ai la tristesse de faire part à la S.C.F. de la mort de M. Pierre BARBIERI, chimiste diplômé de l'Université de Lausanne.

M. Barbieri était chez nous depuis près de trois ans, venu au Laboratoire de Chimie Organique du Collège de France pour s'initier à la recherche.

Il avait montré, dès l'abord, de grandes aptitudes aux travaux originaux. Il avait exécuté avec brio une importante étude sur les colorants acétyléniques et éthyléniques, en cours de publication, qui vaudra à son nom de ne pas être oublié dans les milieux chimiques.

Membre de notre Société depuis cinq ans, il avait eu l'élégance de se faire inscrire sur nos registres, pendant sa scolarité en Suisse, longtemps avant de franchir notre frontière, donnant là une touchante marque d'affection à notre pays.

Fauché à la fleur de l'âge par un mal inexorable, supporté avec un admirable courage, il laisse parmi ses collègues le souvenir d'un caractère droit et plein d'aménité, au service d'une intelligence lucide et profonde.

Au nom de la Société Chimique de France, j'adresse à son père, à ses sœurs et à sa fiancée l'expression de notre sympathie attristée. »

(Bulletin de la Société Chimique de France.
Séance du vendredi 11 mai 1951)

Nous n'avons rien à ajouter à cette émouvante communication... Quand mourait notre cher Ancien, une grande âme, passionnée d'infini, demeurée toute rayonnante d'un christianisme vivant et singulièrement épuré par la bonne souffrance, disparaissait de ce monde.

Un sillage de lumière semble naître de telles créatures pour en prolonger l'action bienfaisante. Qu'il fait bon suivre une étoile !

Pierre avait été notre élève de 1935 à 1939. Alors déjà, nous avions discerné son riche tempérament, sa nature parfois rebelle à certains conformismes mais orientée déjà vers tout ce qui serait un épanouissement de la personnalité. Son étape agaunoise achevée, il opte résolument pour les sciences et c'est au Collège de Sion qu'il obtient, en 1944, sa maturité scientifique. Lausanne pouvait lui ouvrir les portes de son Université.

L'homme propose et Dieu dispose, a-t-on dit. Comme c'est vrai pour celui dont nous évoquons la mémoire ! Pierre

devait soutenir une thèse de doctorat en Sorbonne le 30 juin : il mourut un mois et demi auparavant, laissant sa thèse prête à l'impression. Ce texte eût complété d'ailleurs toute une série de publications que notre cher disparu avait éditées soit en France, soit en Hollande et qui, aujourd'hui, prennent figure de testament scientifique...

A notre tour, nous assurons la famille Barbieri de notre sincère compassion et, surtout, des prières que nous faisons monter vers Dieu pour celui qui n'est plus et pour ceux à qui cette mort a fait une blessure indélébile.

G. R.

M. EMILE DUCREY

Pharmacien

Parler d'un camarade que l'on connaissait depuis si longtemps, c'est revivre toutes ses années de collège, d'université et puis celles où l'on se rencontrait par hasard ou au gré des événements.

Lorsqu'en 1907, mes parents m'avaient envoyé à St-Maurice, nous nous rencontrions dans le train, Vouvryens et Montheysans, et nos premières années furent marquées par des chahuts mémorables. Pourtant de Vouvry nous venait un peu de sérieux : à cette époque en effet, Monsieur le Chanoine Bruno Cornut, actuellement curé à Bovernier, terminait son collège ; sous ses lunettes et sous un regard sévère, se cachait un cœur d'or et une nature douce et bien bonne. Emile Ducrey, né en 1895, allait donc commencer ses études sous l'ombre tutélaire de ce brave Bruno qui par son calme, en imposait à sa nature impulsive, entière et surtout indépendante.

Et ce furent nos premières années de collège, heureuses, et illustrées par les multiples farces que nous jouions aux employés de train, aux usagers du « Tonkin » et surtout à tous nos copains.

Emile Ducrey était un peu à part dans ce mouvement : travailleur et assez calme, il tranchait avec le monde montheysan qui, par principe, par hérédité et surtout par plaisir, n'est pas très sérieux.

Pourtant les dernières années il s'était mis au diapason et en classe comme ailleurs, il commençait à faire un peu comme tout le monde. Alors que Monsieur le Chanoine Ignace Mariétan, notre excellent professeur de botanique, lui demandait un jour d'apporter l'herbier, que nous devions tous avoir, Ducrey lui avait répondu : « Demain, le domestique va faucher, j'en apporterai une hotte ». Réponse qui, l'on s'en doute, n'avait pas précisément été du goût de notre professeur.

Il fit toutes ses classes à Saint-Maurice, où il obtint la Maturité en 1915. En quittant le collège, il se dirigea vers

la pharmacie, branche qui convenait à son caractère tranquille, un peu casanier et en tous cas pas fait pour les fêtes ou le bruit du monde.

Après trois années passées à Lausanne, il s'était rendu à Genève et là, comme ailleurs, c'était un étudiant sérieux et ardent à la tâche, ennemi des frasques. Ses études terminées, il prenait le chemin d'Aigle où il travailla quelques années comme gérant de la pharmacie Nimade. Il reprenait bientôt à son compte la maison, la quittant plus tard pour s'installer dans un immeuble qu'il avait acquis grâce à de sévères économies.

Que dire de cette vie, toute de travail ? Il eut la chance de trouver une épouse admirable qui convenait à son caractère très entier ; il lui rendit à son tour une affection et une reconnaissance bien méritées.

Ensemble ils assumèrent la gérance de leur pharmacie comme rarement on peut le faire : attachés l'un à l'autre, ils ne se quittaient que pour s'occuper de leur fillette, délicate et souvent malade, à laquelle ils vouaient tous leurs soins.

Comme camarade, il ne manquait que rarement nos réunions, mais il était toujours resté calme, pondéré et peut-être nous trouvait-il trop jeunet ou pas assez sérieux, quand nous n'écoutions que d'une oreille, ses conseils de sagesse et de prudence. C'était peut-être chez lui son péché mignon : il aimait nous prodiguer son expérience, la tête penchée et le regard un peu de travers, mais nous nous en accommodions facilement, car entre nous tous, il y avait ce ciment formé et durci dans cette bonne vieille Abbaye de Saint-Maurice.

Nous l'avons accompagné à sa dernière demeure, le cimetière de Clarens, dans un site calme et devant une nature qui convenait à la sienne. Dieu veuille donner à ce caractère plus solide et plus indépendant que les nôtres, à cet ami qui nous quitte alors qu'il s'était réjoui de prendre un repos bien mérité, les joies et la paix promises aux hommes de bonne volonté.

Georges CONTAT

M. le Chanoine JEAN BESSON

Prieur de Martigny

Le 10 juillet s'éteignit brusquement à Martigny Monsieur le Prieur Jean Besson, Chanoine du Grand St-Bernard. Rien ne laissait prévoir un départ si prématuré, si subit. On savait qu'il souffrait d'un asthme qui n'altérait ni son ardeur au travail pastoral ni sa sérénité. Dans un repas, on le surprenait absorbant furtivement une dragée mais nul autour de lui ne s'inquiétait.

La grande paroisse de Martigny lui fit des funérailles solennelles que présida Mgr Adam, Révérendissime Prévôt du Grand St-Bernard ; une centaine de prêtres entouraient le cercueil pendant que la Chorale exécutait avec émotion les chants funèbres ; les groupes paroissiaux étaient là avec leurs drapeaux en deuil et la population s'était entassée dans l'église trop petite pour la contenir ; chacun voulait participer à cette prière officielle pour le prêtre qui avait prié et travaillé jusqu'à la mort pour tous et pour chacun.

Celui qu'on pleurait si unanimement dans la paroisse eut-il un rayonnement extraordinaire ? Toute sa vie, qui ne fut pas bien longue, s'est écoulée au Grand St-Bernard et à Martigny : c'est là qu'il a fait éclater sa modestie, sa bonté, son ardeur au travail.

Le Chanoine Jean Besson naquit à Villette (Bagnes) en 1900. Il commença ses études littéraires à la Grande Ecole du Châble et les continua au Collège de St-Maurice ; les ayant achevées en 1920, il entra au noviciat des Chanoines du Grand St-Bernard. En 1927, il était ordonné prêtre et la même année il était nommé vicaire de Martigny. En 1934, le Chapitre des Chanoines l'appela au poste de Prieur de l'Hospice. De loin il peut sembler qu'une pareille fonction dans un monastère situé à cette altitude n'impose pas de lourdes responsabilités. Mais qu'on veuille songer que la vie d'une communauté, le souci d'un immense bâtiment, le passage, en été, d'innombrables voyageurs ou pèlerins, un bureau de postes, un hiver de dix mois doivent peser lourdement sur les épaules d'un homme. Le nouveau Prieur avait trente-quatre ans et il sut se faire apprécier par ses confrères, par les hôtes, les passants et la domesticité au point qu'il laissa à tous un lumineux souvenir. Il supporta l'altitude, car il était un vrai montagnard, un alpiniste sincère, sans ostentation ; la période de guerre avec le voisinage de la frontière ne facilita pas son administration.

Quand M. le Chanoine Bruno Cornut abandonna la cure de Martigny, le Révérendissime Prévôt la confia au Chanoine Jean Besson ; il lui en coûta de descendre dans la plaine, mais il revenait au poste de ses premières années de ministère ; après dix ans d'absence, il retrouvait ceux qui avaient bénéficié déjà de son dévouement et de son zèle sacerdotal ; il se retrouva comme chez lui avec la responsabilité d'un chef, car il était curé et doyen du décanat.

Ce que fut ce chef, le Bulletin paroissial de Martigny l'a rapporté dans un numéro spécial où tous les groupements paroissiaux ont consigné leurs témoignages affectueux. Il est difficile de trouver quelque chose de plus éloquent, de plus sincère sur l'activité d'un prêtre durant huit ans dans une paroisse qui comprend cinq communes.

Nous l'avons revu souvent à St-Maurice où il venait avec le Révérendissime Prévôt, Monseigneur Adam, assister à certaines solennités de l'année. Chaque fois que nous le rencontrions, il nous frappait par sa modestie, sa sérénité,

sa bonté ; et nous entendions avec plaisir raconter comment le bon Prieur accomplissait silencieusement un dur labeur quotidien dans sa grande paroisse ; aucun éclat dans son activité, mais une inlassable bonté qui explique l'immense chagrin suscité à sa mort : vraiment dans son ministère comme dans toute sa vie il a réalisé le mot de l'Evangile : « Il a passé en faisant le bien ». C'est le témoignage que chacun lui rend, sans oublier les alpinistes qu'il étonnait par sa hardiesse et son immense amour de la montagne.

En lui rendant ici l'hommage respectueux dû au Confrère, à l'ancien élève, j'aime à évoquer le jour où il se présenta à la Grande Ecole du Châble pour commencer son latin ; c'était un petit garçon très modeste, au regard très pur et il se révéla élève pieux et acharné au travail. Le divin Sauveur l'appela à Lui pour être ce qu'il fut : prêtre et religieux modèle.

Nous présentons à sa chère Communauté et particulièrement au Révérendissime Prévôt nos condoléances les mieux senties et l'assurance de nos pieux mémentos.

Paul FLEURY

Monsieur l'Abbé LOUIS DEPRez

Curé du Grand-Saconnex

C'est avec une douloureuse émotion que nous avons appris la mort inattendue de M. l'Abbé Louis Déprez. Quelques semaines auparavant, il nous avait encore adressé des lignes empreintes de la plus fidèle amitié, nous invitant à l'aller voir durant l'été, et voilà que la mort qui, depuis une année, a creusé des vides nombreux dans le clergé du diocèse de Lausanne, Genève et Fribourg, nous a devancé...

Nous avons connu le cher défunt dès ses années d'études. Né à Carouge le 20 août 1896, il avait rencontré très tôt la souffrance. Après la mort prématurée de son chef, la famille s'était établie à Landecy (commune de Bardonnex), dans cette belle paroisse de Compesières qui a été dans les jours sombres du Kulturkampf une terre fidèle et sûre pour les catholiques genevois.

Mgr Ruche, qui, avant de devenir Vicaire général de Genève et chanoine honoraire de St-Maurice, avait été le pasteur aimé de Compesières, puis de Carouge, suivit la vocation naissante du jeune Déprez et l'envoya faire ses études littéraires dans les collèges de Florimont (Genève) et de La Roche (Haute-Savoie). La première guerre mondiale devait les interrompre, car Louis Déprez, d'origine française par son père, ne voulut pas se dérober à l'appel de sa patrie. Il combattit sous Verdun, dans cette terrible bataille qui devait marquer pour toujours son caractère et même son corps. Quand il fut libéré, il vint à St-Maurice faire son Lycée, de 1917 à 1919, puis il entra au Grand-Séminaire de Fribourg,

d'où il passa ensuite à celui d'Annecy. C'est là qu'il fut ordonné prêtre et au service de ce diocèse qu'il se dépensa pendant plusieurs années comme professeur au Petit-Séminaire de La Roche dont il avait été naguère l'élève, puis au collège de Thônes.

Mgr Henri Petit, Vicaire général de Genève, lui aussi chanoine honoraire de notre église abbatiale, ramena M. Déprez à Genève où il devint vicaire à St-Antoine, de 1933 à 1937, puis curé du Grand-Saconnex.

Le cher défunt avait gardé de sa famille souvent visitée par l'épreuve, le goût de la simplicité ; il aimait par-dessus tout les pauvres et les malades, répandait la paix autour de lui ainsi que tous l'ont reconnu après sa mort, était fort détaché de tout et aimait à faire plaisir et à venir en aide.

La paroisse du Grand-Saconnex comprenait encore au début de son pastorat la commune de Pregny, qui en a été détachée depuis, ainsi que le quartier de Cointrin, bien connu par son aéroport, et qui est en pleine croissance. M. Déprez avait à cœur de ne négliger aucune portion de son bercail. Il entretenait les œuvres existantes et en créait de nouvelles, s'occupait avec ardeur de la jeunesse, travaillait à forger un véritable esprit communautaire entre tous ses paroissiens.

Sa grande œuvre visible, et qui demeurera le témoignage de son zèle intelligent, fut la restauration si réussie de son église paroissiale, dont le chœur, de style cistercien, remonte au XII^e siècle. Grâce à l'énergique initiative de M. l'Abbé Déprez, secondé par des architectes et des amis de talent, la vénérable église, affligée comme tant d'autres, au cours des siècles, de surcharges du plus mauvais goût, reprit une nouvelle jeunesse, devint un véritable bijou artistique et fut classée par les Autorités parmi les monuments d'art et d'histoire. A la demande du dévoué pasteur de la paroisse, ce fut S. Exc. Mgr Haller, Abbé de St-Maurice et Evêque de Bethléem, qui consacra le nouveau maître-autel, le samedi 16 août 1947, et qui y célébra le lendemain une messe pontificale soulignant tout à la fois l'achèvement de cette admirable restauration et le cinquantenaire de la restitution de cette église aux catholiques.

De la fournaise de Verdun M. Déprez avait gardé une santé délicate, car il avait été victime de ces « gaz » qui indignèrent alors le monde civilisé. Il resta toujours délicat, bien que rien ne laissât prévoir une fin rapide. Parti au début de l'été dans le Midi pour s'y fortifier, M. Déprez ne tarda pas à revenir car il se sentait de plus en plus mal. Quelques jours suffirent, en effet, à le terrasser et le 18 juillet il rendait son âme à Dieu, emporté par une crise d'urémie. Jusqu'au bout, le cher défunt voulut servir, refusant même d'adoucir ses douleurs par une piquûre.

Sa mère, qui l'avait précédé dans la mort cinq mois auparavant seulement, avait été pour lui son appui constant. C'est

à elle qu'il devait tout, ayant perdu son père très tôt ; c'est elle, notamment, qui l'avait aidé, soutenu tout au long de sa vocation ; c'est son nom que son fils avait sur ses lèvres avant de mourir et c'est près d'elle qu'il voulut être enseveli, dans le vieux cimetière si apaisant de Compesières.

Les discours, les articles de journaux ont rappelé tout ce qui rayonnait de paix, de simplicité, de la personne de M. l'Abbé Déprez. Le diocèse d'Annecy ne demeura pas insensible et S. Exc. Mgr Cesbron invita lui-même dans sa « Semaine religieuse » ses prêtres et ses fidèles à se souvenir dans leurs prières de celui qui avait consacré les premières années de son sacerdoce à son diocèse.

Que la famille de M. l'Abbé Déprez veuille trouver ici l'expression des condoléances de l'Abbaye de St-Maurice qui était heureuse de le compter parmi ses anciens élèves et ses amis fidèles.

L. D. L.

Monsieur l'Abbé JOSEPH BEYTRISON

Ancien curé de Mase

Dieu rappelle à lui les amis préférés qu'il s'est choisis dans la paroisse d'Evolène. Peu de temps l'un après l'autre, mouraient MM. les Abbés Gaspoz et Beytrison qui, à l'automne de leur vie, s'étaient retirés dans leur village natal.

Né en 1875, à Evolène, Joseph Beytrison entend l'appel divin et, courageusement, il y répond. Il commence ses études classiques à St-Maurice où il demeure de Principes à Grammaire (1893-1896). Parmi ses condisciples nous trouvons notamment M. le Chanoine Paul Gaist, actuellement Sous-prieur de l'Abbaye, et l'historien valaisan bien connu feu M. Jules Bertrand. M. Beytrison achève ses classes au Collège de Sion et entre au Grand-Séminaire pour se préparer immédiatement à la vie sacerdotale. Ordonné prêtre en 1904, il séjourne quelques mois à Evolène comme vicaire, puis il est nommé recteur à la Sage, poste qu'il occupe jusqu'en 1916. Malgré une santé chancelante, il remplit à la satisfaction de tous son ministère sacerdotal.

En 1916, Mgr Abbet lui confie la paroisse de Mase. Là encore, pendant 33 ans, M. le curé Beytrison se dévoue sans compter. Il est vraiment le père spirituel soulageant les misères physiques et morales, encourageant les faibles, conseillant les indécis, éclairant les consciences sur leurs devoirs. Quand il fut arrêté par la maladie, il poursuivit néanmoins son apostolat en offrant à Dieu ses souffrances.

En mai 1950, il revient dans son village natal cherchant toutes les occasions de rendre service. Au mois de juin, il s'alite pour ne plus se relever. Un dernier essai est tenté pour rétablir cette santé chancelante. Mais lui-même sait

à quoi s'en tenir : il est prêt à comparaître devant son Juge et c'est à la clinique de Sion que M. Beytrison rend son âme à Dieu le 19 juillet.

Il laisse l'exemple d'un prêtre d'une grande simplicité, d'une profonde charité (il m'avouait : je suis né pauvre et je meurs pauvre) et surtout d'une sincère piété. Puisseons-nous suivre cet exemple. Demandons à Dieu de susciter des vocations religieuses et sacerdotales pour assurer la relève de ceux qui nous ont quittés

André CLERC

M. JEAN-BERNARD BERTRAND

Vers le milieu du mois d'août se répandit à St-Maurice la triste nouvelle de la mort accidentelle de M. Jean-Bernard Bertrand. Dans l'après-midi du dimanche 12 août, en effet, M. Bertrand se rendait de Genève à Mauraz en motocyclette quand, aux environs de Gland, il heurta une voiture qui le précédait, dévia sur la gauche, fit, semble-t-il, plusieurs tours et accrocha finalement une auto vaudoise qui arrivait en sens inverse. Grièvement blessé, M. Bertrand resta inanimé sur la chaussée. Le Docteur Tobler, médecin à Gland, appelé d'urgence, ne put, hélas ! que constater le décès du malheureux motocycliste survenu quelques instants après l'accident.

M. Jean-Bernard Bertrand était fils de feu M. Jules-Bernard Bertrand, de St-Maurice, pharmacien et historien regretté, qui fut en son temps président de la Société d'Histoire du Valais romand et sous-préfet du District de St-Maurice. Jean-Bernard était né le 26 août 1924, sauf erreur à Chexbres, où habitait alors sa famille. Quand celle-ci fut revenue à St-Maurice, dont elle était originaire, Jean-Bernard, dès qu'il eut ses dix ans, entra au Collège de l'Abbaye où il fit toutes ses classes jusqu'au diplôme de Maturité qu'il obtint en 1944. Il sut, tout au long de ses études, se faire apprécier par la douceur de son caractère. Par la suite, M. Bertrand habita Lausanne, puis Genève, où il entra dans une importante Maison de produits pharmaceutiques dont les directeurs l'estimaient hautement.

Au début de l'été dernier, il fonda un foyer heureux que sa mort brutale a désolé après quelques semaines seulement. La cérémonie religieuse de sa sépulture a eu lieu à Nyon le jour même de l'Assomption de Notre-Dame, puis la dépouille mortelle fut portée au cimetière de Mauraz, agreste village des pentes du Jura où habite la famille de ses beaux-parents.

Nous prions la famille de M. Bertrand, cruellement frappée par cette mort prématurée et si soudaine, en particulier Mme Jean-Bernard Bertrand-Aquillon, sa veuve éplorée, et Mme Jules-Bernard Bertrand-Bioley, sa vénérée mère, d'agréer nos condoléances émues.

L. D. L.

M. KLAUS MENGIS

Ingénieur

C'est de Lucerne que nous vint la nouvelle de la mort de M. l'ingénieur Klaus Mengis.

Le défunt, né le 10 mars 1885, était le fils aîné du juge cantonal Ignace Mengis. A l'école primaire de Viège, c'était déjà un garçon très éveillé. Il fréquenta ensuite les collèges de Brigue, Sion et St-Maurice. A l'Abbaye, il fit sa philosophie en 1905 et passa brillamment sa Maturité en 1906. Les études, alors, n'étaient pas orientées vers les carrières scientifiques ; le jeune Nicolas y découvrit pourtant sa vocation d'ingénieur. Il devait obtenir son diplôme à l'Université de Karlsruhe. De retour en Suisse, il est appelé comme professeur à Brigue. Mais cet homme énergique avait besoin de pratiquer sa profession : une année après, nous le voyons au service de la « Lonza » pour la construction d'un barrage. Il alla ensuite habiter Lucerne où il dirigea la grande Maison Keller-Degen avant de s'établir à son compte comme ingénieur. C'est à ce titre qu'il séjourna tour à tour en Italie puis en diverses régions de la Suisse.

Klaus Mengis déployait une activité débordante. Son joyeux optimisme le plaçait parmi les courageux pionniers de notre industrie. Apprécié de ses subordonnés, très large de vues, il inspirait confiance à ses collaborateurs.

Vers les années de crise 1931-1932, il fonda à Viège une imprimerie qui prit rapidement un réjouissant essor. A peu près en même temps, il aménageait un beau domaine qu'il rendit prospère.

Klaus Mengis était un authentique Valaisan : il resta toujours fidèle à son pays du Haut-Valais, gardant même avec amour son vieux dialecte. Pendant de nombreuses années, il présida le club valaisan de Lucerne ; toujours prêt à rendre service, il ne manquait pas de générosité pour ceux qui sollicitaient son aide.

Viège perd en lui un de ses meilleurs enfants. Avec lui, en effet, a disparu un grand chrétien et un excellent citoyen.

Nous présentons à la famille Mengis, que le deuil éprouve pour la deuxième fois cette année, notre religieuse sympathie.

A. R.

M^e ARNOLD JOBIN

Avocat et notaire

Avec Me Arnold Jobin disparaît une des personnalités marquantes des Franches-Montagnes et du Jura.

Profondément attaché à son pays natal, Me Jobin, après avoir achevé ses études classiques à St-Maurice (1894-1902) et son droit aux universités de Berne et de Paris, en possession de ses brevets d'avocat et de notaire, ouvrit à

Saignelégier une étude qui ne tarda pas à devenir très prospère. Homme d'une parfaite droiture, grand travailleur, le jeune juriste sut gagner rapidement la confiance et l'estime de chacun. Aussi, fut-il appelé de bonne heure à différentes charges publiques où il put donner la mesure de son dévouement. Le défunt déploya une activité toute particulière dans ce qui touche la vie paroissiale et les œuvres d'utilité sociale, délaissant les honneurs pour travailler dans le silence au bien-être de ses semblables.

Me Arnold Jobin laissera le souvenir d'un juriste intègre, d'une conscience professionnelle irréprochable, d'un citoyen serviable et dévoué, d'un vaillant lutteur pour la défense des principes politiques et religieux de ses pères, d'un chrétien vivant intensément sa foi, en un mot d'un homme de bien.

Sa mort affecte douloureusement tous ceux qui ont eu le privilège de le connaître.

Que les siens veuillent trouver ici l'expression de notre respectueuse sympathie.

André CATTIN

M. l'Abbé ANTOINE MORET

Aumônier à Sivrîez

Nous avons été péniblement surpris d'apprendre le décès tragique de M. l'Abbé Antoine Morat, victime d'un accident de la circulation, le 29 septembre, à Milan.

Né à La Tour-de-Trême en 1898, le défunt appartenait à une famille dont la foi profonde devait éclore en un bouquet de vocations. C'est à St-Maurice qu'il fit ses quatre dernières années de collège, couronnées par une brillante Maturité (1914-1918). Parmi ses compagnons d'études il eut MM. Bernard de Lavallaz et Oscar de Chastonay, ainsi que le R. P. Henri Gigon. Après avoir reçu l'ordination à Fribourg, il dut prendre quelque repos pour remettre une santé que les longues études de prêtrise avaient ébranlée. C'est ainsi que tour à tour en Italie et en France il exerça son ministère, essayant de concilier les besoins de son âme apostolique et ceux de sa convalescence. Puis il donna la mesure de son zèle comme aumônier dans de nombreux établissements du canton de Fribourg, et, en dernier lieu, au Foyer Notre-Dame Auxiliatrice de Sivrîez. Il s'employa de son mieux à satisfaire les exigences d'un apostolat de tous les jours : il y réussit, se faisant de plus en plus apprécier par tous, jusqu'à ce que la mort l'emporte si brutalement.

Nous présentons à sa famille et à ses confrères nos religieuses condoléances.

A. R.